



Patronato de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

La presente colección bibliográfica digital está sujeta a la legislación española sobre propiedad intelectual.

De acuerdo con lo establecido en la legislación vigente su utilización será exclusivamente con fines de estudio e investigación científica; en consecuencia, no podrán ser objeto de utilización colectiva ni lucrativa ni ser depositadas en centros públicos que las destinen a otros fines.

En las citas o referencias a los fondos incluidos en la investigación deberá mencionarse que los mismos proceden de la Biblioteca del Patronato de la Alhambra y Generalife y, además, hacer mención expresa del enlace permanente en Internet.

El investigador que utilice los citados fondos está obligado a hacer donación de un ejemplar a la Biblioteca del Patronato de la Alhambra y Generalife del estudio o trabajo de investigación realizado.

This bibliographic digital collection is subject to Spanish intellectual property Law. In accordance with current legislation, its use is solely for purposes of study and scientific research. Collective use, profit, and deposit of the materials in public centers intended for non-academic or study purposes is expressly prohibited.

Excerpts and references should be cited as being from the Library of the Patronato of the Alhambra and Generalife, and a stable URL should be included in the citation.

We kindly request that a copy of any publications resulting from said research be donated to the Library of the Patronato of the Alhambra and Generalife for the use of future students and researchers.

***Biblioteca del Patronato de la Alhambra y Generalife
C / Real de la Alhambra S/N . Edificio Nuevos Museos
18009 GRANADA (ESPAÑA)***

+ 34 958 02 79 45

biblioteca.pag@juntadeandalucia.es

ÉTUDES
SUR
L'ESPAGNE

A-3
1
22
B.P.A.G.

MORICI - FATIO

PARIS 1888

JUNTA DE ANDALUCÍA

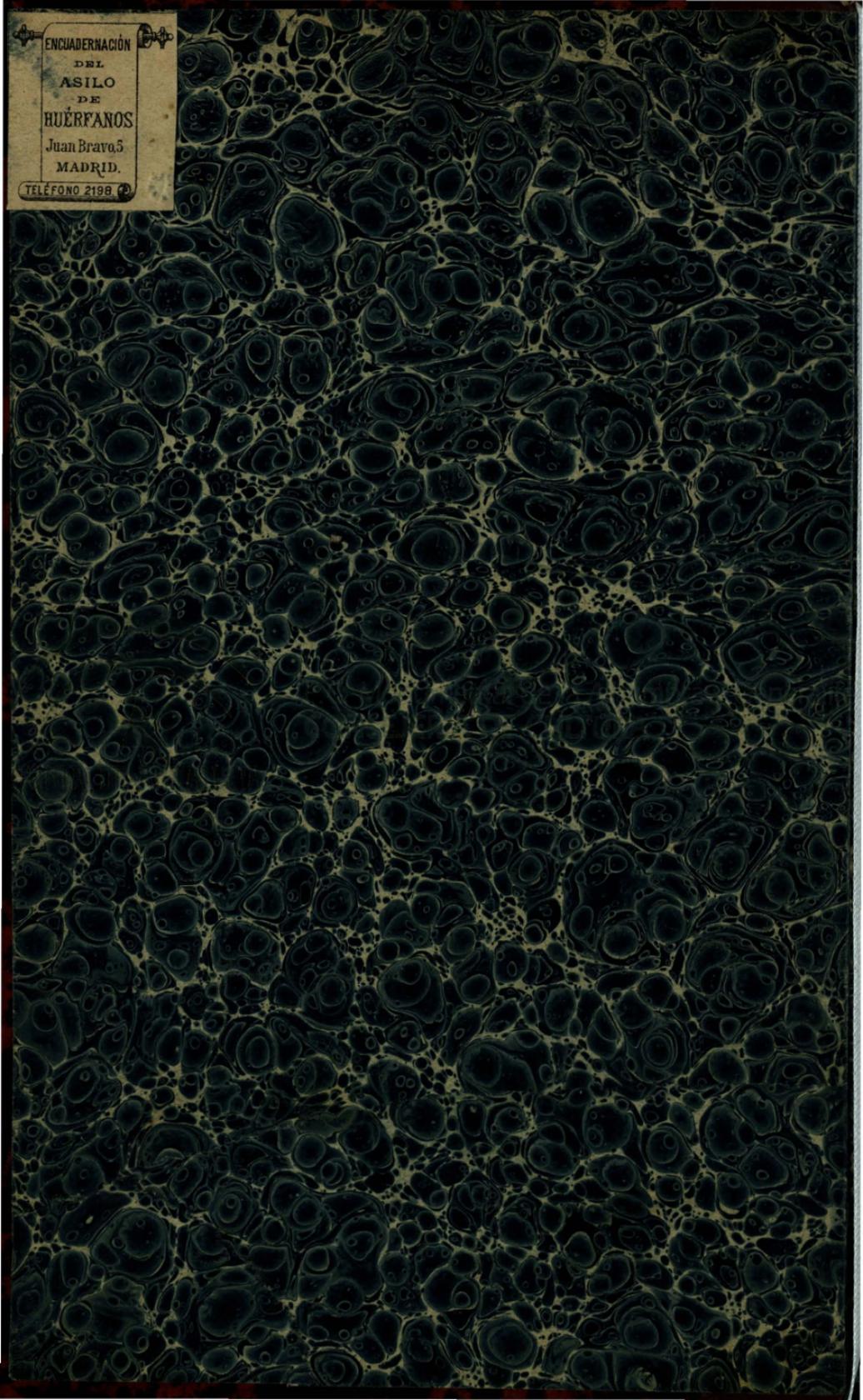
F. C. M. ... Generalife
CONSEJO DE CULTURA

ENCUADERNACIÓN

DEL
ASILO
DE
HUÉRFANOS

Juan Bravo 5
MADRID.

TELÉFONO 2198



BIBLIOTECA DE
LA ALHAMBRA

Ed. A-3

Tabl. 1

N.º 22



JUNTA DE ANDALUCÍA

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA



ÉTUDES SUR L'ESPAGNE

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

JUNTA DE ANDALUCÍA



JUNTA DE ANDALUCÍA

CHARENTES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FOLBERT.

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

R187

ÉTUDES
SUR
L'ESPAGNE

PAR
A. MOREL-FATIO

PREMIÈRE SÉRIE

- I. Comment la France a connu et compris l'Espagne depuis le moyen âge jusqu'à nos jours.
- II. Recherches sur Lazarille de Tormes.
- III. L'histoire dans Ruy-Blas.

Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERIA DE CULTURA

Donativo de Sr. Cónde de
Románones á la Biblioteca
de la Alhambra. 1909
UNTA DE ANDALUCIA



PARIS
F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
E. BOUILLON ET E. VIEWEG, SUCCESEURS
67, RUE DE RICHELIEU, 67

1888

A

José-Maria de Heredia

P.C. Monumental de la Alhambra y Generali
CONSEJERÍA DE CULTURA



JUNTA DE ANDALUCIA

AVANT-PROPOS

Il semble qu'on se soit en France, depuis assez longtemps, désintéressé de l'Espagne et particulièrement de ses livres. Le public friand de littérature étrangère s'est tourné d'un autre côté; il regarde maintenant vers le nord, même vers l'extrême nord.

Ce n'est pas seulement une question de mode. Diverses circonstances ont déplacé le centre de l'activité intellectuelle au profit de nations, qui, il y a deux siècles, comptaient à peine et nous approvisionnent aujourd'hui largement de leurs idées et de leurs œuvres littéraires. L'Angleterre, l'Allemagne, sans doute aussi la Russie, ont pris la place de cette Italie et de cette Espagne, que nous interrogeons jadis avec tant de curiosité et où nous cherchions si souvent des modèles.

Chaque grand pays a, tôt ou tard, sa période de splendeur. Celle de l'Espagne a immédiatement précédé la nôtre et l'a en une certaine mesure préparée; car on ne contestera pas que les Espagnols n'aient été pour quelque chose dans le majestueux épanouissement du siècle de Louis XIV. Nulle littérature moderne ne nous touche de plus près que la littérature espagnole, et, si nous lui avons beaucoup donné, elle nous a beaucoup rendu. Au xvii^e siècle, en nous envoyant son *Cid*, l'Espagne s'est en grande partie acquittée de la dette qu'elle avait contractée, pendant le moyen âge, envers nos auteurs de chansons de gestes, de fabliaux et de poèmes moraux.

Il n'est pas inutile de se souvenir parfois de ces relations et de ces échanges, et peut-être conviendrait-il de ramener, plus souvent qu'on ne le fait, l'attention de notre public lettré sur les institutions politiques et sociales, les arts, la littérature et les mœurs d'un pays si voisin et que, cependant, nous ne connaissons guère.

Aussi avons-nous formé le projet de raviver autant que possible le goût des choses de l'Espagne, en les expliquant de notre mieux.

A défaut d'un gros livre, qui paraîtra en son temps, sur la société espagnole au xvi^e et au xvii^e siècle, voici d'abord, et comme pour le préparer, plusieurs dissertations qui s'adressent à la fois aux Français et aux Espagnols soucieux de leurs gloires littéraires.

La première série de ces *Études sur l'Espagne* débute par un résumé de quelques leçons publiques où l'on s'est appliqué à faire voir comment la France a connu et interprété l'Espagne depuis le moyen âge jusqu'à nos jours. Cet aperçu sur un côté des relations intellectuelles entre les deux nations n'épuise pas la matière, tant s'en faut; il resterait encore beaucoup à dire et à compléter plusieurs chapitres de cette longue histoire. Nous pensons, néanmoins, ne rien avoir omis de très essentiel.

De tous les romans picaresques espagnols, *Lazarille de Tórmes* est celui qui, de tout temps, a été le plus prisé chez nous, aussi bien pour ses qualités de style que pour ses *mœurs* ou, si l'on veut, sa couleur locale. De bonne heure, l'on s'est persuadé en France que ce petit livre représentait fidèlement les types les plus répandus de la société espagnole du

xvi^e siècle, et l'on ne s'est pas trompé. Mais, quoi qu'on ait fait pour l'éclaircir, l'origine de ce roman reste obscure et soulève diverses questions curieuses que personne encore n'a su résoudre. Sans nous flatter d'avoir été plus heureux que d'autres, au moins croyons-nous avoir dissipé quelques erreurs et défini avec plus d'exactitude que nos devanciers les points principaux du problème.

Le dernier article de ce volume est consacré à *Ruy Blas*. Divers écrivains ont, déjà traité de ce drame et en ont discuté, avec plus ou moins de compétence, la valeur historique, en tant que tableau de la cour et du gouvernement de Charles II d'Espagne. Les uns ont trop loué, les autres trop dénigré. Chacun y a mis de la passion et du parti pris. Il nous a semblé que l'heure était enfin venue d'émettre un avis impartial, fondé sur une étude sérieuse de l'histoire et particulièrement des livres où Victor Hugo a puisé les faits et les personnages de sa pièce. Le respect dû au grand poète de ce siècle, loin d'exclure l'indépendance du jugement, l'appelle au contraire et l'impose. D'ailleurs, nous avons prétendu faire ici œuvre de commentateur bien

plutôt que de critique, et même les plus farouches partisans du maître ne nous sauront pas mauvais gré d'avoir soumis à un examen attentif ce drame, dont Hugo garantissait en termes si formels et la vérité historique et la vérité morale.

Paris, 17 mars 1888.



P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

ÉTUDES SUR L'ESPAGNE

COMMENT LA FRANCE A CONNU ET COMPRIS L'ESPAGNE
DEPUIS LE MOYEN AGE JUSQU'À NOS JOURS.

Le moyen âge français n'a guère connu l'Espagne, ce qui ne tient pas, comme on le pourrait croire, à la rareté et à la difficulté des relations entre les deux nations voisines. Bien au contraire, jamais l'Espagne n'a été moins fermée aux étrangers que pendant la longue période qui va des premières années de la *reconquête* du pays sur les Musulmans jusqu'à la fin du xv^e siècle, jamais peut-être elle ne s'est montrée plus accessible aux influences du dehors. Mais nos compatriotes, guerriers ou moines, pèlerins ou jongleurs, quand ils franchissaient les monts, ce n'était pas avec l'intention de rien s'assimiler de la langue, des arts ou des usages de la contrée qui se débattait alors contre l'infidèle; ils cherchaient en Espagne tout autre chose.

Nos chevaliers y allaient comme à la croisade d'outre-mer, lorsque les papes ou les rois de Castille et d'Aragon sollicitaient leur appui pour refouler les Sarrazins, et, la razzia accomplie, rentraient en France. Quelques-uns restaient là où, à grands coups d'épée, ils avaient gagné des terres ; ils *peuplaient*, suivant l'expression espagnole, s'établissaient, eux et leurs vassaux, dans la nouvelle conquête que le prince chrétien leur concédait à perpétuité. Plusieurs familles espagnoles tirent ou prétendent tirer leur origine de ces *Franci* ou *Transmontani* que des faveurs royales fixèrent définitivement sur le sol péninsulaire.

Venus au xi^e siècle pour réformer des monastères, nos moines, ceux de Cluny, et, plus tard, ceux de Cîteaux, étaient aussi des conquérants, plus habiles seulement et plus tenaces que les chevaliers. Sous le roi Alphonse VI et à l'instigation surtout de sa seconde femme, Constance, fille d'un duc de Bourgogne, les bénédictins de Cluny s'emparent presque du gouvernement de la Castille ; ils réforment la liturgie, l'ancienne liturgie isidorienne, précieux reste de l'Espagne gothique, introduisent certaines coutumes féodales et font élire quelques-uns des leurs aux plus hautes dignités de l'église

espagnole. Et, dans l'ordre intellectuel, l'action de ces moines n'est pas moins considérable, car c'est sous leurs auspices que notre littérature savante ou dévote, particulièrement notre théâtre liturgique¹, s'est répandue par de là les Pyrénées et y a favorisé le développement de la littérature nationale.

Les moines français donc, tout de même que les chevaliers, ont traité l'Espagne en pays de conquête; y portant d'ailleurs les fruits d'une civilisation plus avancée, ils ne trouvaient dans ces petits états à demi barbares, toujours en guerre contre l'ennemi de la foi quand ils ne se déchiraient pas entre eux, rien qui fût digne d'être remarqué et raconté en France.

Quant aux pèlerins, le pieux motif de leur *entrée en Espagne* les absorbait; pour eux, l'Espagne était avant tout le tombeau de saint Jacques, et quand ils avaient, après mille misères, atteint le sanctuaire du glorieux apôtre et y avaient accompli leurs vœux, rien ne les retenait plus outre-monts; ils avaient hâte de rentrer au logis pour y jouir des bienfaits

1. *Le jeu des trois rois mages*, le plus ancien drame liturgique espagnol, semble bien être d'origine clunisienne (*Romania*, t. IX, p. 468).

qu'ils croyaient tenir de l'intercession du saint. Conquérants à leur manière, ils avaient gagné, qui la guérison d'une maladie, qui le pardon d'une faute, qui la paix de l'âme.

Et pourtant, quelque obsédés qu'ils fussent par leur dévotion, il restait parfois à certains d'entre eux le temps d'observer et de noter au passage les choses étranges ou terribles qui les frappaient le plus. Ce long chemin de Compostelle, que les Espagnols ont nommé le *chemin français*, tant il était sillonné et constamment piétiné par nos compatriotes, passait par Burgos, la ville du Cid, Castrogeriz, que les pèlerins nommaient plaisamment *Quatre-Souris*¹, Sahagun, le siège du grand monastère bénédictin, Astorga, la vieille cité léonaise. Ça et là des hospices, placés au bord de la route, recueillaient les plus infirmes et les plus affaiblis; les autres devenaient la proie d'hôteliers rapaces, qui les rançonnaient et les volaient: « Au chemin français le chat se vend pour de la viande », dit le proverbe espagnol. De cette époque datent les premières récriminations des voyageurs français contre

1. *Le chemin de Paris à Saint Jaques en Galice, dit Compostelle, et combien il y a de licues de ville en ville* (H. Harrisse, *Excerpta colombiniana*, Paris, 1887, p. 67).

les *ventas* espagnoles et la nourriture qu'on y sert : nourriture est ambitieux, puisque la plupart de ces lieux de délices n'offraient tout au plus aux passants que l'eau et le feu.

On a conservé quelques itinéraires ou guides du pèlerin de Saint-Jacques ; le plus ancien, du XII^e siècle, et qui passe pour l'œuvre d'un prêtre poitevin, donne des détails assez précis sur les contrées habituellement traversées par les pèlerins et décrit les mœurs de leurs habitants, notamment celles des Basques et des Navarrais, avec peu d'indulgence¹.

« Pour un sou, ils tueraient un Français », dit l'auteur. D'après ce récit, on peut juger de la terreur qu'inspiraient à nos Français ces Pyrénéens avec leur cor pendu au cou, leurs javelots (*auconas*) que toujours ils tenaient à la main, leur *saya* noire et leurs *abarquas*, chaussures faites de morceaux de peau qui se liaient à la jambe avec des lanières de cuir. Ces gens vivaient en vrais sauvages, se livraient à certains excès dont le détail est

1. *Le codex de Saint-Jacques-de-Compostelle (liber de miraculis S. Jacobi)*, livre IV publié par le P. F. Fita avec le concours de J. Vinson, Paris, 1882, p. 16. Quelques extraits de ce livre avaient été donnés déjà par le Père F. Fita dans ses *Recuerdos de un viage á Santiago de Galicia*, Madrid, 1880, p. 57.

donné dans le livre, mangeaient avec les doigts dans la même écuelle, buvaient au même pot, parlaient un langage inintelligible. « A les voir manger, on les prendrait pour « des porcs ; à les entendre parler, on dirait « des chiens qui aboient ». Et l'auteur alors d'énumérer et de traduire quelques mots basques, juste ce qu'il en fallait sans doute aux pèlerins pour s'orienter et ne pas mourir de faim dans les défilés des Pyrénées. En revanche, il loue la dévotion des Basques ; ils vont tous les jours à l'église et n'oublient pas l'offrande. C'est un prêtre qui parle : on conçoit qu'il soit touché de ce dernier détail.

Voilà le genre d'observations qu'on peut recueillir dans ces guides ; elles ne portent pas très loin et s'arrêtent à la surface des choses : aussi bien n'en saurait-on demander plus long à de tels livres et à de tels auteurs.

Nulle chose d'Espagne pendant fort longtemps n'a fait concurrence en France à Saint-Jacques de Compostelle, resté presque jusqu'à nos jours l'un des sanctuaires préférés de nos pèlerins, — Ozanam encore prit le *chemin français*, mais s'arrêta en route¹ —

1. A.-F. Ozanam, *Un pèlerinage au pays du Cid*, Paris, 1853.

rien, si ce n'est, dans une certaine mesure et dans un milieu plus restreint, Tolède : Tolède, conquise en 1085, qui fut au XII^e siècle un centre littéraire très important et notamment, ce qui a fait sa réputation, un laboratoire de sciences occultes. A Raimond, archevêque de Tolède de 1126 à 1150, revient l'honneur d'avoir fondé dans cette ville un collège de traducteurs, qui répandirent dans tout l'Occident chrétien ce que les Arabes avaient su prendre aux Grecs ; grâce à la protection éclairée de ce prélat d'origine française, les écoles du moyen âge ont possédé un Aristote plus complet. Ce fut à Tolède également que Pierre le Vénéral, abbé de Cluny, fit traduire le Coran par un juif. On connaît mal les origines de la magie tolédane. Vient-elle aussi des Arabes ou remonte-t-elle par delà l'invasion jusqu'à l'époque gothique ? Peu importe. Cette science, en tout cas, avait poussé de fortes racines dans la cité des conciles, car nos auteurs du XII^e et du XIII^e siècle en parlent couramment. « Les clercs, dit Hélinand, vont à Paris étudier les arts libéraux, à Orléans les auteurs classiques, à Bologne le droit, à Salerne la médecine, à Tolède les diables, et nulle part les bonnes mœurs » ; et le poète

Rutebeuf sait que : « De *Toulete* vint... A une nuit la nigromance¹ ».

Mais si, par l'entremise des bénédictins de Cluny et de Cîteaux, la France avait établi au XII^e siècle des relations avec l'Espagne d'un ordre plus relevé que celles que pouvaient créer soit nos pèlerins, soit nos chevaliers, comment s'expliquer que les grandes entreprises littéraires d'Alphonse X, qui ont valu à ce roi de Castille le surnom de savant, ses travaux juridiques et astronomiques, qui témoignent d'une véritable culture chez une partie de la nation, soient restés si complètement ignorés de ce côté-ci des Pyrénées ? Par une raison fort simple. Les *Sept parties*, les *Livres de l'astronomie* et autres ouvrages d'Alphonse ont été rédigés en espagnol, partant ils ne pouvaient être admis par nos clercs, qui non seulement ignoraient cette langue, mais voulaient l'ignorer. Dans la France de ce temps-là, une science qui ne s'exprimait pas en latin n'avait pas cours, ne trouvait nul crédit. Traiter clairement, en une langue vulgaire et accessible aux laïcs, de matières réservées à

1. *Histoire littéraire de la France*, t. XVIII, p. 95, et D. Comparetti, *Virgilio nel medio evo*, Livourne, 1872, t. II, p. 98.

l'école et à son jargon était une tentative trop hardie pour ne pas mériter le dédain de la gent cléricale, qui en fait d'auteurs espagnols s'en tenait à Isidore de Séville.

Il est remarquable, au reste, combien peu l'on se souciait en France, même hors du monde des universités, de connaître et d'apprendre ce roman du midi. Notre public, qui aurait pu prendre goût à certaines œuvres de l'ancienne littérature espagnole, ne croyait pas même à l'existence de cette littérature. Exclusivement occupés de leur guerre sainte, les Espagnols, pensait-on, n'ont pas le temps d'écrire, et qu'écriraient-ils, s'ils en avaient le temps, dans l'intervalle des combats? Quelques chants guerriers, quelques légendes d'un intérêt très local et peu propres à piquer la curiosité des étrangers¹. En somme, l'Espagne littéraire n'était pas prise au sérieux. Bien plus, les grands événements de l'histoire

1. Comme l'a montré M. G. Paris (*Histoire poétique de Charlemagne*, Paris, 1865, p. 494), on trouve un souvenir de la légende de Rodrigue et de la Cava dans le poème d'*Anséis de Carthage*. Cet emprunt à une tradition espagnole est tout à fait isolé. Rappelons aussi que le sujet du roman de *Cleomadès d'Adenès le Roi* paraît avoir été rapporté de Castille par Blanche de France, épouse de Ferdinand de la Cerda (*Histoire littéraire de la France*, t. XX, p. 710).

politique de l'Espagne chrétienne passaient souvent inaperçus ; c'est presque Corneille qui nous a révélé le Cid. De la littérature espagnole du moyen âge rien donc ou presque rien n'a été lu chez nous. A peine peut-on indiquer quelques traductions françaises de Raimond Lull et de François Eximeniz, tous deux, d'ailleurs, Catalans de naissance et de langue, c'est-à-dire plus rapprochés de nous que les Espagnols du centre, et sans compter que le premier, Raimond Lull, dut sa réputation en France à son encombrante personnalité, à ses voyages et séjours à Paris, Montpellier et Avignon, à ses projets aventureux dont il harcelait papes et rois, bien plutôt qu'à sa doctrine et à ses écrits.

Les guerres civiles qui désolèrent l'Espagne au xiv^e siècle, la lutte terrible entre les deux frères, Pierre le Cruel et Henri de Trastamare, qui devait se terminer par la mort violente du premier (1369), provoquèrent une intervention française dont le chef fut, on le sait, Du Guesclin. Le parti soutenu par la France triompha, mais la mémoire du grand connétable n'a pas encore été complètement lavée du reproche d'avoir prêté les mains au meurtre du roi Pierre. Coupable ou non, Du Guesclin n'a pas en tout cas servi au

rapprochement des deux nations ; son nom rappelle aux Espagnols une des pages les plus sanglantes de leur histoire et leur amour-propre national se plaît souvent à reporter sur un étranger l'odieux du guet-apens de Montiel.

Avec le xv^e siècle les rapports entre les deux pays deviennent plus nombreux et plus suivis. Espagnols en France et Français en Espagne commencent à s'observer de plus près et à se comparer, et, comme l'on se met à écrire, les témoignages sur ces visites réciproques ne nous font pas défaut.

Le groupe des trois royaumes chrétiens, Castille, Aragon et Navarre avec leur prolongement en Italie devient imposant ; l'infidèle est refoulé sur ces dernières positions, l'issue de la lutte entre l'Islam et la Croix n'est plus douteuse. Aussi l'Espagne peut-elle maintenant regarder par-dessus les Pyrénées et, quand ses intérêts le lui commandent, prendre part aux démêlés des princes chrétiens, s'unir à l'un pour combattre l'autre. Elle n'appelle plus de croisés à son aide ; ses guerriers, ses marins, que n'absorbe plus la reconquête, vont volontiers chercher gloire et fortune en France.

Tel Rodrigue de Villandrando, le fameux

routier, qui, à la tête de ses *Rodigois*, combat pendant un quart de siècle sur notre territoire pour la cause de l'indépendance française ¹. Tel le capitaine Pedro Niño, qui apporte à Charles VI le secours des galères de Castille, et, avec Charles de Savoisy, ravage les côtes anglaises; Pedro Niño, dont les exploits ont eu la chance d'être narrés par un chroniqueur charmant, ce Gutierre Diaz de Gamez, qui nous a laissé une si aimable description du château de Sérifontaine et de la vie qu'y menait la gracieuse dame de Trie, et qui, au surplus, parle des Français en général comme jamais peut-être Espagnol ne l'a fait : « Noble nation », « très élégants », « très généreux », « très courtois et gracieux en leur parler, très gais et s'adonnant au plaisir de bon cœur », puis le dernier trait, « fort amoureux et s'en vantant », car « le pays est dans le climat d'une étoile nommée Vénus, plane amoureuse et gaie. » On ne saurait mieux dire ni plus galamment ². Tel Fernando del

1. J. Quicherat, *Rodrigue de Villandrando*, Paris, 1879, et, pour la période espagnole de la vie du grand aventurier, A. M. Fabié, *Don Rodrigo de Villandrando*, Madrid, 1882.

2: *Le Victorial, chronique de Don Pedro Niño, comte de Buelna*, par Gutierre Diaz de Gamez, traduit par le comte

Pulgar, l'historien des Rois Catholiques, qui, chargé d'une mission diplomatique en France par la reine Isabelle, en profite pour s'initier à la littérature française de l'époque, à laquelle il emprunte le modèle de ses *Hommes illustres de Castille*¹. Tel enfin maître Fernand de Cordoue. Mais celui-là vaut une mention plus longue, car il semble qu'en nous envoyant ce phénomène, l'Espagne ait voulu se venger du mépris qu'avaient jusqu'alors affecté nos clercs pour la science espagnole.

Un jour donc, c'était au mois de novembre 1445, apparut à Paris un jeune clerc « natif des Espagnes », âgé de vingt ans environ, d'« assez belle personne et moult agréable à tous gens qui de lui avoient congnoissance », rapporte un de nos chroniqueurs. Ce clerc possédait d'abord tous les grades universitaires imaginables, il était maître en arts, docteur en médecine, en théologie, en lois, en décret et, par surcroît, peintre et musicien. Ce n'est pas tout. Fernand avait encore l'éducation du chevalier ; il jouait incomparablement de l'épée à deux mains et était homme à « sau-

A. de Circourt et le comte de Puymaigre, Paris, 1867, p. 317.

1. Voir l'APPENDICE I.

« ter contre son adversaire et arrière de lui
« vingt piez ou plus ». Quand il se présenta de-
vant les clercs de notre université, assemblés
pour l'entendre, qu'il leur parla sans hésiter
« latin trop subtil, grec, ébreu, caldicque,
« arabique », qu'il répondit victorieusement
aux arguments qu'on lui proposa, la docte as-
semblée fut saisie d'une « freour » telle, qu'elle
ne sut décider autre chose, sinon que cet Es-
pagnol devait être l'Antéchrist ou de ses dis-
ciples. Passe pour la frayeur, cela ne se
commande pas toujours, et le cas, il faut en
convenir, était extraordinaire. Mais, avouons-
le à la honte de l'université de Paris, à ce
sentiment peu noble se joignit un autre
sentiment moins noble encore, la jalousie.
Rongés de dépit, parce qu'ils avaient été
obligés de reconnaître la parfaite orthodoxie
des argumentations de Fernand, ce qui ne
leur permettait pas de le traiter en sorcier et
de le brûler, nos docteurs, pour satisfaire
leur rancune, le firent du moins arrêter, inter-
dire, puis convoquer à Saint-Bernard devant
une nombreuse assemblée, et là lui tendirent
mille pièges pour le contraindre à formuler
quelque proposition condamnable. Fernand
se tira de cette épreuve avec tant d'adresse et
de modestie qu'il fallut, bon gré mal gré, le

laisser partir. Aux avances qu'on lui fit ensuite pour l'inciter à demeurer à Paris, il répondit en gagnant au plus vite la Flandre : la libérale manifestation des clercs parisiens l'avait dégoûté pour toujours de la science officielle. Il se retira à Rome, où il vécut dans l'entourage du cardinal Bessarion, et mourut en 1486¹.

Sans doute une telle revanche de Salamanque sur Paris ne donne pas la valeur moyenne de la science espagnole de l'époque. Fernand de Cordoue reste, ou à peu près, seul de son espèce. Toutefois cette soudaine apparition d'un Espagnol vraiment docte vint à propos tempérer l'outrecuidance de nos clercs, corriger l'impression qu'on pouvait avoir gardée à Paris d'un autre Espagnol, Raimond Lull, dont les extravagances, jointes à une ignorance à peu près complète du latin, avaient dû jeter quelque discrédit sur la culture intellectuelle de nos voisins.

Nous venons de voir un Espagnol en France. Suivons maintenant un Français en Espagne et recueillons ses impressions. Ce Français

1. Julien Havet, *Maitre Fernand de Cordoue*, Paris, 1883 (extrait du t. IX des *Mémoires de la Société de Paris et de l'Ile-de-France*).

n'est pas le premier venu, c'est Robert Gaguin, historiographe royal, diplomate, général de l'ordre des Mathurins, bibliothécaire de Charles VIII et de Louis XII. De Burgos, où il était allé, en 1468, pour affaires concernant son ordre, Gaguin adressa à son ami François Ferrebout une longue épître, dont le sujet est une comparaison en forme de l'Espagne et de la France; il nous donne ici le premier spécimen de ces diatribes, si fréquentes plus tard, lorsque les deux nations lutteront pour la suprématie en Europe et se diront sans ménagement leurs vérités¹. La lettre de Gaguin est une date dans l'histoire des relations des deux pays; pour la première fois se fait jour, dans un écrit, ce sentiment de rivalité qui inspirera toute la littérature de l'âge suivant.

Gaguin parle d'abord de la nature et des produits du sol. L'Espagne, dit-il, vante ses olives, ses palmes, ses figes, ses grenades et ses citrons, mais que sont ces fruits, plus propres à exciter la volupté qu'à apaiser la faim, auprès de nos pommes et de nos poires? Voilà des fruits sérieux. Et les melons

1. L'épître de Gaguin se lit dans le *Thesaurus novus anecdotorum* de Martène et Durand, t. I (Paris, 1717), col. 1833-1840.

de Paris ne valent-ils pas ceux d'Espagne ? Heureuse France, qui, bien que plus peuplée que tous les autres pays du monde ¹, produit en abondance de quoi nourrir tous ses enfants : du blé autant qu'il en faut, du vin à n'en savoir que faire, puisqu'elle l'exporte en Angleterre. Et que dirons-nous du bétail et de son élevage ? L'Espagne oserait-elle comparer aux riches pâturages de la Gaule ses champs arides et où l'herbe est si rare qu'il est nécessaire, pour paître les troupeaux, de les transhumer sans cesse ? La Castille n'est guère qu'une plaine de sable, que ses habitants sont obligés d'irriguer et de drainer : en France, l'eau coule partout, verdit les prés, fertilise les champs. Parlerons-nous des routes, ces routes d'Espagne, non pavées, si boueuses l'hiver, si poudreuses l'été ; des villes, dont les maisons bâties en pisé ne sont ni belles à voir ni solides ; des châteaux-forts, mal construits et qui ne valent que par leur situation naturelle, quand on les a perchés sur des hauteurs inaccessibles ? Puis, Gaguin passe aux hôtelleries, cette pierre d'achoppement de tout voyageur français en Espagne. On ne les sau-

1. « Cum enim Gallia sit supra ceteras orbis plagas populosior. »

rait mieux comparer, dit-il, qu'à des porcheries. Quatre murs, auxquels pendent quelques pots : voilà l'auberge espagnole. Il y faut tout apporter, tout préparer de ses mains, allumer soi-même son feu et le souffler, car les soufflets sont ustensiles inconnus en ces parages. Dans les écuries, au lieu de litière, des ordures, et quels régiments de puces ! — Après les choses, les hommes. Aux gloires militaires de l'Espagne, Gaguin oppose Brennus, le vainqueur de Rome, nos Gaulois qui tinrent tête à César, nos croisades et Du Guesclin, à qui les successeurs du roi Henri doivent de régner aujourd'hui sur l'Espagne. Et que les Espagnols ne ripostent pas par leur Rodrigue de Villandrando, qui a promené son épée de routier par toute la France, car après tout ce n'était qu'un méchant brigand (*latrunculus*). Les Espagnols, ajoute Gaguin, sont fermés aux arts et négligent l'instruction de la jeunesse ; satisfaits du peu que donne libéralement la nature, ils ne comprennent pas le Français qui corrige la fortune par son industrie. Ici le portrait du pauvre écuyer qui vit content de son sort à l'ombre du puissant seigneur, médiocrement nourri, médiocrement vêtu, et qui meurt laissant pour tout potage à ses héritiers son bouclier de cuir, son épée et sa dague,

son épieu et sa lance, son carquois et son arbalète. N'y a-t-il pas là comme un avant-goût de l'inventaire d'un autre *hidalgo*, l'inventaire, dressé par Cervantes, du mobilier de Don Quichotte ?

S'il a paru à propos d'insister sur le libelle de Gaguin, c'est qu'il est, on le répète, le premier du genre et qu'il contient quelques traits bien vivants, presque modernes. Les doléances du général des Mathurins font pressentir et expliquent les *Impressions de voyage* d'Alexandre Dumas et ses continuelles jérémiades sur la cuisine espagnole.

Pour en finir avec le xv^e siècle, notons qu'un mouvement de curiosité se manifeste en France pour certaines œuvres littéraires espagnoles qui répondaient le mieux au goût du jour. C'est ainsi qu'en 1460 un Portugais de la cour de Bourgogne translate, de langage espagnol, un livre de courtoisie, le *Triomphe des dames*, du poète galicien, Juan Rodriguez de la Cámara. « Et où pouvons-nous mieux employer un tel livre, qui parle de l'excellence, « vertu et noblesse des dames, qu'au royaume « français, où l'on en trouve tant d'excellentes, « vertueuses et nobles », dit gentiment le traducteur¹. Ce livre prenait position dans le

1. *Obras de Juan Rodriguez de la Cámara*, publ. pour

grand débat ouvert depuis le commencement du moyen âge sur les mérites respectifs de la femme et de l'homme¹. Plusieurs écrivains célèbres, Boccace, par exemple, avaient cruellement vilipendé la femme, et leur opinion, défendue par d'autres, avait si fort prévalu qu'il devenait urgent de la combattre. Juan Rodriguez s'en chargea et, en bonne forme, par arguments déduits scolastiquement, composa son plaidoyer, dont le titre même indique la conclusion. Parmi ces arguments, sans compter ceux qu'on doit taire ici et que le curieux ira chercher dans le texte, il en est de bien naïfs et de fort ingénieux. Voulez-vous savoir pourquoi la femme est supérieure à l'homme? On va vous le dire. C'est que l'homme a été fait du limon de la terre, le plus vil des éléments; la femme, de la côte de l'homme, ce qui est incontestablement plus noble². Et conçoit-on rien de plus subtil que cette autre

la Société des bibliophiles espagnols par D. Antonio Paz y Mélia, Madrid, 1884, p. 324.

1. M. P. Meyer a cité, dans la *Romania*, t. VI, p. 499, et t. XV, p. 315, les pièces latines et françaises de ce long procès.

2. L'argument, très vieux, fut repris au xvi^e siècle encore par Juan de Espinosa, *Dialogo en laude de las mugeres*, éd. du *Refranero general español* de Sbarbi, Madrid, 1875, t. II, p. 128.

réponse ? « C'est la faute de l'homme et non « pas de la femme si le genre humain a été « perdu et condamné, car Dieu n'a pas repris « la femme pour avoir goûté la pomme, mais « pour l'avoir offerte à l'homme, à qui il avait « défendu d'y toucher ; si donc l'homme a « péché, lui seul est responsable de notre « chute ; il n'avait qu'à se bien tenir¹ ». Le courtois traité de Rodriguez de la Cámara eut en France un succès assez vif et durable ; il fut imprimé vers 1530 par un libraire parisien.

Dans un autre genre, nous pouvons signaler encore une traduction de l'espagnol. Il s'agit cette fois d'un traité d'armes et de blason de Diego Valera², chevalier castillan qui avait beaucoup couru le monde en quête d'aventures et, notamment, jouté avec succès à un pas d'armes tenu près de Dijon par Pierre de Bauffremont, seigneur de Charni, le même Bauffremont qui combattit aussi avec Juan de Merlo, chevalier portugais venu en France

1. Voyez, dans la *Romania*, t. XV, p. 319, le développement qu'un vieux poète anglo-normand donne à cette même idée.

2. « Petit traité de noblesse, composé par Jaques de Valere, en langue d'Espagne, et nagaires translaté en françois par maistre Hugues de Salve, prevost de Furnes » (ms. de la Bibl. nat., franç. 1280, f. 13).

peu auparavant « pour acquérir honneur¹ ». On s'étonne qu'un livre de cette nature ait paru digne d'être tourné en français, car tout ce qui touchait à l'art de chevalerie, aux tournois, au blason, etc., venait alors de France; les Espagnols ne faisaient que nous copier, comme il est facile de s'en convaincre en lisant n'importe quelle chronique, n'importe quel livre héraldique du xv^e siècle. Peut-être, cependant, l'usage d'Espagne différait-il assez, sur quelques points, de la mode française pour que de fins connaisseurs, comme il s'en trouvait tant aux cours de France et de Bourgogne, fussent curieux de s'en instruire auprès d'un Espagnol docteur en science chevaleresque².

Nous touchons à la grande époque espagnole. Avec la fin du xv^e siècle cesse le morcellement politique de la Péninsule, qui, pendant le moyen âge, avait causé sa faiblesse relative. Un mariage unit pour toujours ses

1. Comte de Puymaigre, *La cour littéraire de D. Juan II, roi de Castille*, Paris, 1873, p. 141 et 198.

2. Il arrive aussi que des Français prêtent l'oreille à la poésie populaire espagnole. Une romance historique, très probablement recueillie par un Français en Espagne à la fin du xv^e siècle, a été publiée par M. G. Paris dans la *Romania*, t. I, p. 373.

deux principaux états, la Castille et l'Aragon. Puis surviennent tout à coup des événements extraordinaires, inespérés : prise de Grenade ou la ruine irrémédiable du Maure ; découverte de l'Amérique, c'est-à-dire tout un monde merveilleux gagné sur l'inconnu. Voilà de quoi rehausser singulièrement le prestige des Espagnols, isolés jusqu'alors, relégués dans leur domaine propre ou ses annexes d'Italie, et qui maintenant vont jouer un rôle prépondérant dans la grande république chrétienne.

De Pavie au traité de Vervins l'Espagne tient le premier rang ; elle commande en Europe, parce qu'elle a la force militaire, l'unité politique, la centralisation du gouvernement. Désormais le nom d'Espagne désigne une nation, non plus seulement un pays divisé en quatre ou cinq états. Et cette nation a une langue suffisamment formée et digne de lui servir d'organe, car l'unité s'est faite en cela comme en d'autres choses : les parlers des états orientaux se sont effacés devant l'idiome du centre. Il ne manque plus aux Espagnols qu'une littérature nationale qui soit à la hauteur de leur renommée politique et militaire. Eux-mêmes le sentent et s'efforcent de remédier à cette infériorité :

« Avouons, dit un des leurs, avouons que nous avons été jusqu'à ce jour bien pauvres en livres de toute sorte dans notre langue... car toute notre richesse consistait presque en livres de la secte d'Amadis et de ses descendants; tandis qu'en arabe, en allemand et en beaucoup d'autres langues étrangères qui ne valent pas la nôtre, on trouve cent mille livres de toutes les matières. Et si cette pauvreté était grande jadis, on la remarquait moins, parce qu'alors tout se passait entre quatre murs, et les Espagnols, jusqu'à la guerre de Naples, n'étaient pas encore sortis de chez eux et ne s'étaient point fait connaître au dehors. Mais maintenant que l'Espagne règne et se montre en tant de parties du monde, non seulement de celui qui était autrefois connu, mais même de celui qui est plus loin, aux Indes; maintenant qu'en tant de lieux on parle et enseigne la langue espagnole, comme dans les temps passés la latine, il faut la cultiver et la perfectionner par tous les moyens possibles, ainsi qu'on le fait depuis quelques années et ainsi que le firent les Romains, aussitôt qu'ils entrèrent en contact avec la Grèce et autres nations étrangères, hors de l'Italie¹. »

Le conseil fut écouté et suivi. Avant le milieu du xvi^e siècle, les Espagnols avaient déversé sur les pays voisins, et particulière-

1. Cristóbal de Castillejo, dédicace du poème *El autor y su pluma*, différente de celle que donnent les éditions (ms. de Vienne, cité par F. Wolf, *Sitzungsberichte der K. Akademie der Wissenschaften, philosophisch-historische Classe*, t. V (1850), p. 134).

ment sur la France, non seulement ces romans de chevaleries dont, au moyen âge, nous leur avons donné le modèle, mais toute une littérature d'invention plus récente, surtout des romans, romans allégoriques, romans de mœurs, un peu plus tard aussi des pastorales, puis quelques écrits d'un genre moins frivole, des œuvres de moralistes. Parmi ces dernières, nulles n'eurent plus de succès chez nous que les *Epîtres familières*, le *Livre d'or de Marc-Aurèle*, l'*Horloge des princes* et le *Réveil-matin des courtisans*, du célèbre évêque de Mondoñedo, Antonio de Guevara, l'un des trois ou quatre grands prosateurs espagnols antérieurs à Cervantes. Le père de Montaigne en faisait sa lecture habituelle : « Entre les Espagnols, rapporte son fils, luy estoit ordinaire celuy qu'ils nommoient *Marc Aurèle*¹ ».

A la vérité, dans cet engouement pour les livres espagnols, qui va durer plus d'un siècle et qui atteindra son apogée sous le règne de Louis XIII, il faut voir autre chose encore qu'un hommage rendu au talent de leurs auteurs. Nous lisions surtout les Espagnols parce que, sur terre et sur mer, ils étaient les plus forts, parce qu'ils remplissaient le monde

1. *Essais*, livre II, ch. 2.

du bruit de leurs entreprises belliqueuses. La réputation littéraire d'un peuple est bien souvent dépendante de sa puissance politique, de sa gloire militaire, et, pour ne parler ici que de l'Espagne et de la France, il est à remarquer que, lorsque l'un de ces pays influe sur l'autre, armes et lettres de celui qui exerce la suprématie s'imposent à la fois, ou plutôt ses armes ouvrent le passage à ses lettres et prédisposent les esprits en leur faveur. Au moyen âge la littérature française est accueillie en Espagne, parce qu'alors la supériorité en tout nous appartient, et il en est de même au XVIII^e siècle, où l'établissement de la dynastie des Bourbons sur le trône espagnol nous fait participer dans une certaine mesure au gouvernement de la nation voisine et à la direction de sa politique. A leur tour les prouesses des *tercios* espagnols depuis Cérignoles jusqu'à Rocroi ont singulièrement recommandé le goût des choses d'Espagne en France. Pour s'en convaincre, il suffit de lire Brantôme.

Ce grand amateur du « friand espagnol », qui se piquait de le si bien parler et écrivait, comme il dit, « à la cavalière », qu'admiret-il surtout chez les Espagnols ? Leur belle allure martiale, leur parler soldatesque et

magnifique, leur fine bravoure. Quant il apprend que les mousquetaires du duc d'Albe traversent la France pour aller en Flandre châtier les Gueux, il ne se tient pas de joie, il faut qu'il coure « exprès en poste » en Lorraine pour contempler de ses yeux cette « gentille troupe de braves et vaillans soldatz « bien choisis des terzes de Lombardie, de « Naples, de Sicile, de Sardaigne et d'une « partie de celuy de la Golette... tous vieux et « aguerrys soldatz, tant bien en poinct d'ha- « billemens et d'armes, la plus part d'orées et « l'autre de gravées, qu'on les prenoit plustot « pour capitaines que soldatz... Et eussiez dict « que c'estoient des princes, tant ilz estoient « rogues et marchioient arrogamment, et de « belle grâce¹ ». A ses yeux, les Espagnols sont avant tout une race guerrière, quoiqu'il leur reconnoisse, mais en seconde ligne, d'autres qualités : « Pour les armes ilz n'en cèdent « à aucune nation ; pour les sciences et les « artz, ilz s'adonnent si fort aux armes « qu'ilz les hayssent et vilipendent fort, et en- « voyent les livres au diable, si ce n'est au- « cuns, qui, quand ilz s'y adonnent, ilz

1. *Œuvres complètes de Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme*, éd. Lalanne, t. I, p. 102.